

CHRÉTIEN, MAIS CHRÉTIEN TIBÉTAIN

De grosses lunettes d'écaille noire, une chevelure aile de corbeau que les ciseaux n'ont pas visitée depuis longtemps, des yeux rieurs que les verres rendent encore plus malicieux, voilà Ts'etan-P'untsok. Très droit dans sa robe sombre, comme un homme de bonne société qu'il est, sa taille minuscule fait plutôt penser à un enfant qu'à un seigneur de village, un membre respectable et respecté de l'aristocratie tibétaine.

Né en 1909 — un des rares Tibétains à savoir son âge ! — il était le second fils dans une famille de la noblesse ladaque. Son père, cousin et conseiller du roi, étant un homme pieux, Ts'etan-P'untsok vécut dans une atmosphère bouddhique dévote au plus haut point. Comme il n'était pas l'héritier des biens et de la position paternels, il était destiné à mener l'existence d'un jeune noble désœuvré. Mais son frère aîné mourut alors que lui-même suivait ses classes primaires, et il resta seul fils, héritier d'une immense fortune et d'un titre princier. A quatorze ou quinze ans, il entra dans l'administration du Cachemire, au département du cadastre, et rapidement eut de l'avancement ; d'aide arpenteur, il devint arpenteur municipal, puis officier cadastral de district sur le haut plateau de Rupsho. C'est de ce temps que datent ses bonnes relations, son autorité et son influence chez les nomades parmi lesquels il résidait.



Tous ces déplacements et ces activités ne l'empêchaient pas d'avoir une vie religieuse intense. Il était à bonne école auprès d'un des plus fameux abbés du Ladak, le chef du monastère de Rizong, et il pratiquait fidèlement les rites et les cérémonies quotidiennes d'un bouddhisme ou plutôt d'un lamaïsme strict. Prosternations, prières, libations aux dieux, il se gardait d'oublier le moindre culte.

Lorsque son père mourut à son tour, il connut brusquement la fragilité de la vie et la méchanceté du monde. Réaction bien bouddhique, il décida de fuir le monde et la souffrance en se faisant moine. Mais à peine avait-il gagné le couvent de Rizong, que sa famille venait l'en tirer et l'empêchait d'entrer dans les ordres, le persuadant que son nouveau devoir de chef de famille était de rester sur ses terres et de se marier pour continuer la lignée. Ce qu'il fit, en prenant la direction d'un des plus grands domaines du pays. Mais en même temps, il se plongea toujours plus avant dans sa religion, pratiquant une ascèse spirituelle intense, des exercices de méditation toujours plus compliqués.

Il fit choix, pour objet idéal de sa méditation, d'un lama connu pour sa piété et son intelligence. Contemplant son image par les yeux de la pensée, il se le représenta comme l'incarnation à la fois du Buddha lui-même, de sa Doctrine et de la Communauté de ses fidèles. Il vit en lui le Maître absolu de tous les temps et de tout l'univers et son Maître personnel. Pour mieux s'identifier à lui, Ts'etan-P'untsok s'appliqua à se le représenter de trois façons : tout d'abord devant ses yeux, puis au-dessus de sa tête, et enfin dans son cœur. Installé dans la position méditative devenue classique, les yeux mi-clos, les jambes croisées en tailleur et la plante des pieds tournée vers le haut, très droit et immobile, il se créait un Maître dans son esprit ; un Maître qui était non seulement la source de la vie, mais aussi la puissance par laquelle

Le pasteur Ts'etan-P'untsok.

Photo Pierre Vittoz

il pouvait être débarrassé de la souffrance et du péché, c'est-à-dire encore de la vie.

Ts'etan-P'untsok se retira dans un ermitage et vécut rigoureusement solitaire, lisant, méditant, perdu jour et nuit dans la contemplation immobile. Effort intellectuel intense. Cette méditation bouddhique introduit le mystique dans un monde à part, où l'esprit peut se mouvoir comme dans un cercle. Elle le détourne entièrement du monde des sens, dont elle nie l'existence, et lui crée un paradis — ou un enfer — d'envoûtement. Cercle dangereux, affolant même. Le vocabulaire tibétain a un terme pour désigner ceux à qui la contemplation a fait perdre la raison...

Mais Ts'etan-P'untsok était trop engagé dans la vie, trop perméable à la joie et à la souffrance pour se contenter de cet effort intellectuel désincarné. Surtout, il avait un trop grand sens de sa responsabilité dans la société pour se laisser longtemps égarer par les rêveries égocentriques du bouddhisme. Un jour que, publiquement et devant son cousin le roi du Ladak, il offrait une oblation de parfum et de fumée au dieu de la miséricorde, il se mit à se gausser de ces sacrifices symboliques qui, dans l'esprit des lamaïstes, remplacent la miséricorde elle-même. On crut à une plaisanterie sans lendemain.

Il reprit sa vie de reclus dans une cellule pour pénétrer jusqu'au fond de sa religion, lut les livres les plus subtils, discuta avec les plus grands mystiques. Au cours de cette recherche il alla jusqu'à prêcher le bouddhisme de porte en porte. Et chaque fois qu'il rencontrait un évangéliste au service des missionnaires, il s'amusait avec le plus grand succès à le contredire et à le ridiculiser publiquement.

Mais l'insatisfaction le guettait au cœur même de sa recherche. Soudain il découvrit tout ce qu'a de superficiel et de vain le système auquel il s'accrochait. Il fut choqué de l'hypocrisie des moines, écœuré de découvrir l'importance de la débauche

érotique dans la pratique yoga. Il fut accablé de comprendre que le bouddhisme ignore la société, qu'il annihile la personne humaine en exagérant sans mesure l'importance du moi, jusqu'à en faire le centre du monde et la justification de toute la religion, pour le dissoudre enfin dans le néant.

Las du bouddhisme, il goûte en papillon à l'Islam et au christianisme, lisant le Coran et la Bible, butinant çà et là jusque dans la philosophie hindoue sans jamais trouver ce qu'il cherche avec obstination. Il passe d'un extrême à l'autre. Jetant par-dessus bord les ascèses spirituelles et physiques, il veut connaître les plaisirs qu'il s'était refusés auparavant. Il mange de la viande, il fume, il boit de l'alcool, il se promène en compagnie plus joyeuse qu'honnête. C'est sa manière de tromper sa faim spirituelle.

C'est alors qu'il rencontra le pasteur tibétain Yoseb Gergan, traducteur de la Bible. Celui-ci lui prêta un de ces petits livres si typiquement anglo-saxons qui racontent une série de conversions, témoignages du salut en Jésus-Christ. Ts'etan-P'untsok le lut et le relut, et il fut frappé de découvrir en Jésus-Christ un être parfait, pur et sans péché. Il ne put s'empêcher de le comparer au lama qu'il s'était donné comme Maître absolu et sauveur, et il dut constater que ce lama, tout abbé qu'il fût, formé à Lhasa même, n'était qu'un homme aux imperfections trop visibles. Le Christ seul lui parut digne d'être pris pour exemple d'une vie et pour objet d'une méditation.

Après de longues réflexions et de nombreux entretiens avec Yoseb Gergan, il apposa sa signature sur la dernière page du petit livre, qui demandait une décision personnelle de ses lecteurs. En toutes lettres, il était écrit désormais qu'il reniait la religion de ses pères, qu'il se bannissait de sa propre famille, qu'il s'excluait de la toute-puissante communauté bouddhique. Il signait le décret des persécutions qui allaient se déchaîner contre lui. Mais en même temps, il écrivait

les premiers mots de sa nouvelle histoire, qu'il allait vivre avec le Christ et pour lui.

Les difficultés ne tardèrent pas. Sa haute noblesse, sa richesse, son autorité et sa connaissance du peuple du Ladak faisaient de lui un homme qu'on aime avoir dans son parti. Les bouddhistes perdaient un de leurs meilleurs éléments. Ils essayèrent par tous les moyens de le ramener à eux.

Par la douceur d'abord, faisant miroiter devant lui un poste de premier ministre du Ladak ; puis par la force, en le menaçant de le dépouiller d'un héritage que, devenu chrétien, il n'avait plus, selon eux, le droit de recevoir d'un père bouddhique. Ils employèrent encore la ruse, le traînant en tribunal sur de faux témoignages. Enfin, par trois fois, ils tentèrent de l'empoisonner.

Ts'etan-P'untsok se réfugia dans la maison de Yoseb Gergan, devenu entre temps son beau-père. Pendant deux ans, il y vécut prisonnier, n'osant sortir, tant on craignait pour sa vie. Loin d'affaiblir sa foi, les persécutions la fortifièrent. Dans la présence constante du Christ, il puisa le courage et la sérénité de chaque jour, et de nouvelles raisons de croire. Ses ennemis eurent beau se démener, jamais Ts'etan-P'untsok ne dévia de ce dur chemin que représente, au Tibet plus qu'ailleurs, la vie du chrétien.

Son attitude impressionna ses adversaires, les força au respect. La violence de leurs attaques diminua. Au fur et à mesure que passaient les années, il retrouva l'amour de sa famille restée bouddhique, son autorité parmi ses administrés, sa place dans la société et dans les conseils royaux. La lutte avait affiné et trempé sa personne. Son intégrité, son courage, sa bonté inlassable témoignaient d'un homme qui en avait fini avec les questions et les caprices de l'adolescence spirituelle ; d'un homme qui avait trouvé le sens de sa vie.

Malgré les interruptions forcées, il continua à travailler dans l'administration de son pays ; il le parcourut en tous sens, tantôt montant jusqu'aux plateaux glacés où frissonnent les tentes des nomades, tantôt descendant jusqu'aux vergers de Skardo, déjà proches des plaines.

A quarante ans, il devint *tehsildar*, le plus haut magistrat du Ladak. Il était le premier Tibétain à occuper ce poste qu'on avait toujours confié auparavant à des hommes venus des Indes ou même... d'Angleterre. Sa position était en quelque sorte celle d'un bailli, ministre des finances, receveur, juge, chef de la police, gouverneur tout à la fois. Ces fonctions lui donnèrent une autorité bien plus grande que celle du roi lui-même, et cela au moment même où l'Inde, et par ricochet le Ladak, prenaient conscience de leur existence en tant que nation indépendante ; où les bandes armées du Pakistan arrivaient jusqu'à dix kilomètres de Leh ; où les remous des réformes agraires entreprises au Cachemire secouaient les grands propriétaires terriens du Ladak.

Ts'etan-P'untsok réussit trop bien à diriger les affaires de son pays dans un temps délicat ; son honnêteté, sa clairvoyance, sa finesse dans le maniement de ses compatriotes, ne firent qu'exciter à nouveau la haine et la jalousie des bouddhistes qui auraient voulu voir un des leurs à sa place. Dans un soubresaut de colère, ses adversaires, qui n'avaient cessé de le guetter, réussirent à force de plaintes, de protestations, de calomnies, à le faire chasser de son poste. Un chrétien, selon eux — et à bien plus forte raison, un Tibétain converti — ne pouvait, ne devait pas tenir la destinée du peuple ladaque entre ses mains.

On essaya de masquer l'injustice en créant pour Ts'etan-P'untsok une sinécure honorifique au ministère de l'information. Lassé de ces manœuvres, il tourna le dos à l'administration gouvernementale dans laquelle il avait travaillé vingt-cinq ans. Il rêvait d'une œuvre plus importante au

service d'un autre maître. Tant de chemins sans issue lui indiquaient clairement la route qui lui était destinée : celle du ministère chrétien.

Depuis son baptême, il avait pris une part active dans la vie de la petite communauté chrétienne de Leh chaque fois que ses déplacements d'administrateur le ramenaient dans la capitale. Parmi ses nouveaux coreligionnaires, il s'était imposé comme ami, conseiller, confesseur, chef écouté et respecté. Quand son poste de secrétaire à l'information lui fut à son tour retiré, Ts'etan-P'untsok comprit, dans un éclair, qu'il était libre de faire de sa vie entière un témoignage au Christ.

Au printemps 1951, il s'offrait comme missionnaire au service de l'Eglise ladaque.

Missionnaire *tibétain* en pays *tibétain*, Ts'etan-P'untsok connaissait mieux que personne la difficulté de la prédication chrétienne dans ce pays. Il connaissait le danger de prêcher une religion marquée de traits occidentaux propres à éloigner les nouveaux convertis de leurs frères, à les isoler au milieu de leur nation. « Le caractère occidental qu'a pris l'Évangile à travers les missions, nous a-t-il dit souvent, est la cause la plus profonde de son échec dans le pays, de la méfiance et même de l'hostilité qui se manifestent à l'égard du christianisme. » Aussi, quelle force pour l'Eglise que de posséder désormais un missionnaire issu du peuple même qu'il fallait gagner à l'Évangile ! Et qui plus est, un homme pourvu des plus remarquables dons intellectuels et artistiques !

Ts'etan-P'untsok se mit donc à l'œuvre. Evitant l'intellectualisme occidental, il sut apporter à ses frères non une idée, mais une image de Dieu ; non des discours ou des raisonnements, mais la musique, la méditation silencieuse, l'expression imagée ou mythique dont ils ont besoin.

Son effort a donné aujourd'hui plus d'un résultat pratique. Il a composé des chants religieux dans les tonalités goûtées par l'oreille tibétaine, et dont les paroles correspondent à la sensibilité et l'imagination poétique indigènes. Utilisés dans l'Eglise ladaque, ils y remplacent les cantiques et les chorals trop marqués d'occidentalisme et valables seulement dans les limites de nos traditions artistiques. Ces chants nouveaux servent dans les tournées d'évangélisation et trouvent un accueil favorable. Plus même : ils suscitent chez beaucoup de païens une émotion spontanée et profonde.

Dans le domaine du théâtre, Ts'etan-P'untsok a su répondre à la passion de ses compatriotes pour les spectacles. Les fameuses danses des lama, qui attirent la grande foule, comportent un enseignement religieux qui les apparente au théâtre grec ou aux mystères médiévaux. Le peuple ladaque était donc bien préparé à comprendre un théâtre d'inspiration religieuse. A l'occasion des fêtes de Noël ou de Pâques, notre collègue a écrit des tableaux et des pièces où la fantaisie alterne avec la solennité, la truculence avec la poésie, et dont certains dialogues sont d'une grande beauté. Les premières représentations ont eu un tel succès que le jour n'est peut-être pas éloigné où une petite troupe itinérante pourra présenter de village en village cette forme nouvelle de prédication.

Dans le domaine plus étroitement littéraire, Ts'etan-P'untsok a donné sa mesure de créateur. Il a élevé le dialecte ladaque au niveau de langue écrite, en le codifiant et en l'utilisant dans des publications. Maître de la langue classique, il est reconnu comme un des seuls poètes tibétains du moment. Ses poèmes, d'inspiration variée — religieuse, didactique, amoureuse — sont lus partout, commentés, admirés. L'un surtout, *Quatre-vingts strophes à la louange du Christ*, est un chef-d'œuvre.

Plus encore, il a mis toutes les ressources de sa culture et de sa foi à la traduction de la Bible. Il y consacre actuel-

lement la majeure partie de ses forces. Travaillant en collaboration avec des missionnaires occidentaux, il forme l'arche d'un pont entre l'Évangile et le Tibet.

Un trait curieux, c'est que ses collègues européens lui ont vainement suggéré l'intérêt que des études tibétaines présenteraient pour les chercheurs de notre vieux monde. Il s'est toujours refusé à faire bénéficier historiens ou ethnologues de son exceptionnelle connaissance du monde tibétain. Il sait que sa vocation est ailleurs: elle va en quelque sorte dans l'autre sens, et il n'a pas trop de toutes ses forces pour créer un courant spirituel des monts de Judée à l'Himalaya.

Mais Ts'etan-P'untsok n'a pas été seulement le réalisateur étonnamment doué et actif d'un programme missionnaire original. Donnant aux tendances et aux vertus méditatives de sa race un suprême objet, il a pensé sa foi et sa théologie pour fournir un fondement solide à l'œuvre qu'il voulait faire parmi son peuple. Une théologie *tibétaine* et non pas juive, grecque ou romaine.

« Prédétermination, justification, libération sont des mots sans poids pour nous, constate-t-il. Lorsque j'étais bouddhiste, je méditais la grande déesse Tara en me la représentant d'abord devant moi, puis au-dessus de ma tête, et enfin dans mon cœur. Maintenant, les passages bibliques qui m'enrichissent le plus sont : *Ce n'est pas moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi*, ou bien : *Nous sommes morts avec Lui ; nous vivrons avec Lui*, et d'autres affirmant l'union profonde du croyant avec son Seigneur. Pour moi, sans Christ, le paradis est enfer ; avec Christ, l'enfer même est paradis. »

Musique et poésie, théâtre et littérature, traduction des Écritures et réflexion théologique, autant d'aspects du témoignage que rend parmi ses frères ce Tibétain qui cherchait dans l'angoisse, et qui a trouvé dans la joie.

AUBE

Un messenger frappa à ma fenêtre. En ouvrant la lettre qu'il me tendait, j'écarquillai les yeux : ce n'était pas une invitation à un des innombrables banquets qui sont comme l'une des assises sociales du pays, mais à peu près ceci : « Veuillez nous faire l'honneur de prendre part à une journée durant laquelle nous aimerions former un groupe d'étude de la culture du Ladak. »

Je tournai et retournai le papier. J'interrogeai le messenger: il ne savait rien sur le contenu du message, mais me récita la liste des gens à qui il devait remettre l'invitation : maîtres d'école, riches marchands, jeunes politiciens, chefs bouddhiques, musulmans ou chrétiens, gens connus pour leur goût de la lecture, une trentaine en tout. L'invitation était signée par un des chefs chrétiens, Joldan, directeur de l'école secondaire de Leh.

Quelque peu méfiant de nature, je crus renifler un relent de chauvinisme. Voulait-on, sous prétexte de parler du pays, cultiver je ne sais quelle bouture de nationalisme ? M'embrigader peut-être dans un mouvement à la gloire du Ladak, du Tibet ou de l'Inde ? Ressusciter un passé culturel pour influencer la vision d'une politique future ? Mais si la liste des invités comprenait des hommes actifs en politique, d'autre part, la présence des lama et des marchands me semblait garantir une perspective différente.